L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux: 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

TEMPERATURE

Du 30 mars 1907.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel. 632 rue Canal, N. O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	76	24
Midi.....	76	24
3 P. M.....	72	22
6 P. M.....	70	21

SOMMAIRE.

3me PAGE.
La présence du Passé.
Feuilleton.
4me PAGE.
L'Actualité, les Théâtres, Feuilleton.
5me PAGE.
Faits Divers.
6me PAGE.
La Sacrifiée.
Pensées détachées
Leçon à une coquette.
Le Perroquet de M. Collas.
L'Homme Propre, (Monologue).
La Mode de l'an X.
8me PAGE.
Poésie.
Mondanités.
Chiffons.
Cuisine.
Conte inédit—L'Adieu.

L'Expédition du Maroc.

Les derniers avis reçus semblent indiquer que l'expédition française au Maroc va se réduire à une simple promenade militaire et que, sans lutte le Sultan va accepter toutes les conditions qui lui seront imposées.

Dès l'arrivée des navires de guerre français dans la rade de Tanger, un représentant du Sultan, Mohammed El Torres, qui fut l'un des délégués du Maroc à la conférence d'Algésiras, où d'ailleurs il ne put jouer qu'un rôle passif, se présenta chez le ministre de France et lui donna l'assurance que des mesures étaient prises pour le maintien de l'ordre et la protection des étrangers.

Il est évident que Mohammed El Torres n'a fait cette démarche et donné cette assurance que lorsqu'il a vu des navires de guerre jeter l'ancre devant Tanger, mais on ne pouvait guère compter qu'il prit l'avance, attendu que, sans aucun doute, il a espéré jusqu'au dernier moment, comme son maître le Sultan, que quelque intervention se produirait.

Il a fait contre fortune bon cœur et est parti pour Fez où il soumettra au gouvernement marocain les conditions de la réparation requise par la France pour le meurtre d'un de ses citoyens et les garanties qu'elle exige contre la perpétration d'autres meurtres de ce genre, pour le respect aussi des étrangers dans le Maroc, conditions qui devront être fournies, bon gré mal gré.

De ce côté il aura donc suffi de l'apparition d'un croiseur ou deux pour amener le Sultan à composition.

De l'autre, par la voie de terre, il n'y a également pas eu de résistance. Le gouverneur de Oudja, chef-lieu de la province dans laquelle a pénétré la colonne expéditionnaire, s'est empressé d'aller au devant du commandant, le général Liautey, et de lui déclarer qu'il se soumettait à l'inévitable et rendait la place, et que le différend entre les gouvernements de la France et du Maroc ne l'empêcherait pas de maintenir les plus cordiales relations avec les militaires français.

Il y a donc soumission complète de la part des autorités marocaines, et la France aura ainsi exécuté sans encombre, en cette occasion, le mandat qui lui a été confié par les puissances à la conférence d'Algésiras, celui de rétablir et d'assurer l'ordre dans le Maroc, et elle recevra l'approbation de tout le monde.

Mais que la France fasse servir l'occasion qui lui est donnée à sa politique à l'égard du Maroc, cela n'est pas douteux, ce n'est même que naturel et juste. Or, cette politique n'a nullement été modifiée en ces dernières années, et elle a pour base la pénétration graduelle dans l'empire chérifien. Ses intérêts prépondérants dans le Nord de l'Afrique lui en font un devoir impérieux et elle n'y manquera pas. La conférence d'Algésiras n'a changé que la forme que devait prendre la pénétration, et le fond de la politique française est resté et reste le même. D'ailleurs, toutes les nations sauront gré à la France d'ouvrir le Maroc à la civilisation.

LES Chinois anthropophages.

Nous apprenons que 50,000 Chinois vont, sur l'ordre de leur gouvernement, fréquenter les Universités d'Europe.

Les sujets du Céleste-Empire ne montreront probablement pas moins d'aptitude que leurs voisins nippons à s'initier aux sciences d'Occident ; cependant quelques provinces chinoises, voisines du Thibet, nous sembleraient devoir être réfractaires à cette civilisation, leurs habitants ayant conservé un goût assez prononcé pour la chair humaine.

Le brave et très regretté Père Coldre, qui mourut après avoir été dix ans missionnaire dans ces contrées lointaines, fut un jour averti que la mission dont il était le chef allait être attaquée. Autorisé par l'autorité religieuse à se défendre, le Père Coldre distribua des armes à ses Chinois chrétiens, qui avaient pour lui un profond respect et un dévouement absolu.

Quel fut son étonnement en voyant ses Chinois, partir au combat après s'être munis de sacs immenses, et surtout quand il apprit que ces sacs étaient destinés à renfermer les morceaux préférés de la chair des ennemis qu'ils espéraient tuer !

Coldre les rappela, leur fit un discours empreint des sentiments les plus religieux pour les détourner de leurs desseins. Nos anthropophages l'écoutèrent avec le respect accoutumé, mais sans paraître le moins du monde convaincus, et quand le missionnaire eut fini de parler, un des Chinois lui dit simplement : "Quand le Père aura goûté...." Et ils gardèrent leurs sacs.

Les adieux du P. Hage.

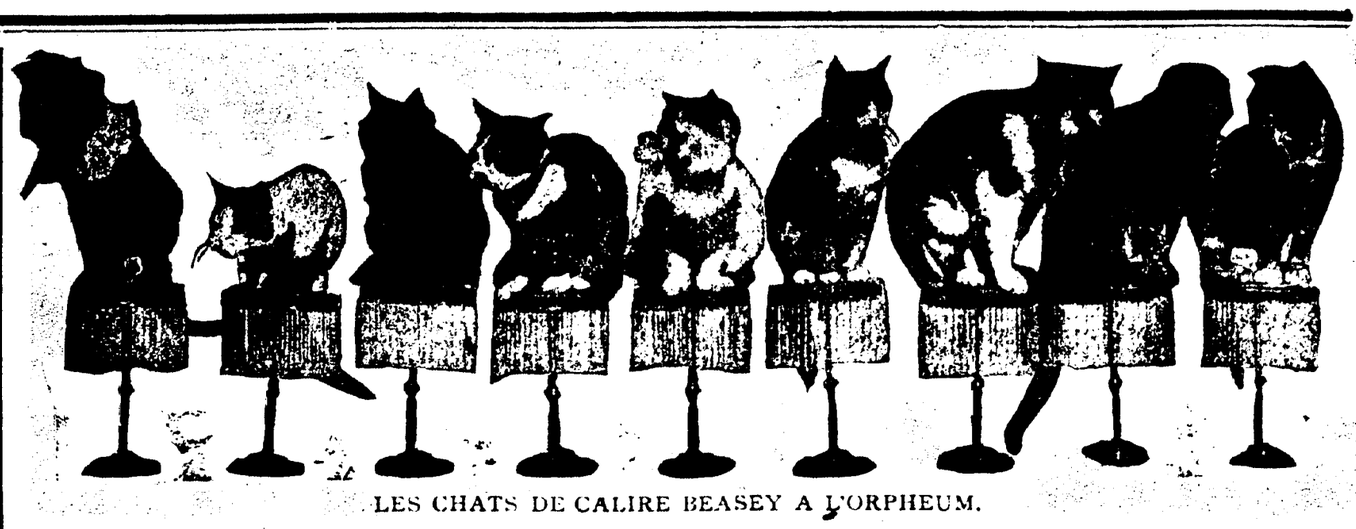
Si éprouvantes qu'aient été les fatigues du P. Hage au cours de la station quadragésimale qui prend fin cejourd'hui, disons à l'éloge du zélé Dominicain qu'il les a subies avec une inlassable vaillance.

Peu de conférenciers sont aussi souvent que lui montés en chaire ; nuls n'ont fait preuve d'une aussi grande facilité, d'une aussi belle abondance de parole ; et douce est sa consolation maintenant que le voilà arrivé au terme de sa mission, de savoir que ses enseignements ne sont pas tombés dans des oreilles sourdes.

Le brillant disciple de Lacordaire a fait coup double : en même temps qu'il jetait dans les cœurs la bonne semence, il charmait, il captivait les esprits : Dieu, dit-on, ne défend pas les routes fleuries quand elles servent à revenir à lui ; et ce n'est pas toujours par les sentiers rudes et sublimes de la montagne que la brebis égarée retourne au bercail.

Le P. Hage a vu se presser autour de sa chaire bien des chrétiens ; chez les uns, il a ranimé une foi qu'attiédissait l'indifférence ; chez les autres, il a allumé la foi, triomphes qui ne seront pas la moindre des fiertés de son apostolat.

Le Père Hage prêchera aujourd'hui une dernière fois ; il parlera à la grand'messe de la résurrection du Christ, puis fera de touchants adieux à ces fidèles qui ont suivi ses instructions, qui sont peut-être allés s'épancher, se confier à lui, lui dire leurs douleurs, demander à ses consolants avis la paix de leurs âmes troublées : il suffit souvent d'un rayon de soleil pour transformer en paysage le site le plus ingrat, pour égayer sa tristesse et faire fleurir son désert.



LES CHATS DE CALIRE BEASEY A L'ORPHEUM.

Une Lettre Inédite -DE- LACORDAIRE.

Nous avons donné récemment la liste des prélats qui furent de l'Académie française avec leurs portraits.

Voici une lettre inédite d'un des plus illustres académiciens qu'ait fourni l'Eglise, le Père Lacordaire, une de ces lettres comme le grand prédicateur aimait à en écrire aux anciens élèves de son collège de Sorèze. Lacordaire venait d'être nommé, cette année même (1854), provincial des Dominicains, dont il avait restauré l'ordre en France.

Il nous a paru intéressant, presque au lendemain de la réception du cardinal Mathieu à l'Académie, de mettre sous les yeux de nos lecteurs ce document témoignant de l'élévation morale, de la modestie et de la profonde sensibilité de son illustre prédécesseur.

Sorèze, 15 novembre 1854.

Mon cher ami et mon cher enfant,

J'ai reçu votre lettre du 4 de ce mois sur laquelle je ne comptais plus. Il est vrai que j'ai été très froid avec vous lorsque vous m'avez quitté, mais cette froideur n'était pas causée par votre départ, qui était naturel et légitime puisque vous étiez incertain sur votre vocation. Elle était causée par la vôtre. Il me semblait que votre cœur s'était fermé à mon égard et que votre départ vous apparaissait comme une séparation dans tous les sens et irrévocable. Voilà ce qui a retenu tout épanchement de ma part, tout conseil et toute bénédiction. Jamais je n'ai été blessé d'une retraite. La liberté des mouvements de l'âme dans ses rapports avec Dieu, les hésitations, les faiblesses, les ("illisible") m'ont été constamment sacrés et j'ai eu pour principe de suivre la grâce de Dieu au lieu de la contraindre. Vous aviez eu une inspiration surnaturelle, mais vous n'aviez pas assez connu la mesure de vos forces ; cette inspiration était louable, cette ignorance s'excusait d'elle-même. Vous ne deviez d'ailleurs éprouver aucun embarras avec moi ; je vous avais donné tout l'accès possible, et si grand, que votre amour-propre n'avait point à souffrir avec moi. C'est pourquoi j'ai été attristé de ne rien sentir en vous qui m'émût et m'attirât. Dieu l'a permis pour mon instruction et la vôtre.

Aujourd'hui que vous m'expliquez vos sentiments, je reviens sans peine vers vous et je vois avec consolation que votre séjour à Oulline et votre voyage à Sorèze ne vous auront point été inutiles. Vous y avez acquis la force de supporter vos peines présentes, et de plus, vous sentez au dedans de vous un véritable progrès spirituel. Ce passage de votre lettre m'a donné de grandes espérances pour vous. Je vous ai dit à Sorèze que, probablement vous courriez bien des risques dans votre vie ; mais si le signe de Jésus Christ vous est apparu, si vous comprenez sa croix et le besoin de l'embrasser, vous surmonterez bien des obstacles. C'est l'orgueil et la chair qui perdent tant de jeunes prêtres. Le sacerdoce est pour eux une élévation humaine, un piédestal pour leur amour-propre et ils portent la croix de Jésus-Christ comme l'empereur Héraclius voulait la porter en entrant à Jérusalem, après l'avoir recouvrée, sur des épaules superbes. Ils veulent plaire au monde, s'attirer des grâces et des applaudissements et Dieu les flagelle en les abandonnant à la honte des passions et des chutes. Peut-être, jusqu'ici, mon cher Camille, vous aviez été trop flatté vous-même. Dieu a permis que vous tentiez quelque chose au-dessus de vos forces et vous a humilié, et, en même temps pour vous donner la force de supporter ces humiliations, il vous a initié quelque peu à l'humilité de la vie religieuse. C'est une grande grâce et je jouis beaucoup de ce que vous l'ayez reçue.

Mais ne vous renfermez point en vous-même comme un lépreux. Laissez passer l'orage sans avoir l'air de vous en apercevoir. Soyez pieux et bon, sans morgue, sans fuir personne. Abandonnez-vous aux attraits que Dieu vous donne soit pour la prière, soit pour la mortification. Ne négligez pas les règles du séminaire. Chaque lieu a ses allures, ses devoirs, ses nécessités. Les petites choses jouent dans la vie un très grand rôle. A mesure qu'on vieillit, on en comprend davantage l'importance.

J'ai remis votre petit mot au Frère Baudrand. Le noviciat va bien. Tous les Frères vous disent bien des choses.

Donnez-moi de vos nouvelles et soyez assuré de l'intérêt affectueux que je ne cesserai de vous porter.

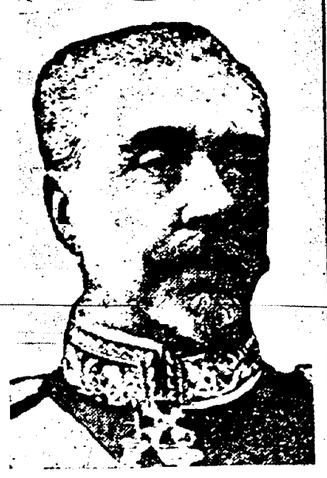
Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE.

Des Fr.-Prêche.

P. S.—Ne vous occupez pas de la petite somme que je vous ai remise à votre départ : vous me la rendrez dans l'éternité.

Cette lettre fut écrite à Camille Verrière lorqu'il était encore au séminaire de Saint-Irénée à Lyon. M. Verrière est mort en 1878, archiprêtre à Belleville-sur Saône.

GABRIEL CLOUZET.



LE CONTRE-AMIRAL MANCERON,

Commandant la deuxième division de l'escadre de la Méditerranée; blessé à bord du cuirassé Iéna.

Le Bourreau Amateur.

Podgoursky vient de quitter Moscou. On l'a transféré à Saint-Pétersbourg, sur sa demande.

Elle s'explique assez, la demande de Podgoursky. Sachez que Podgoursky n'est autre que le bourreau "amateur", sans le concours de qui les autorités russes ne pouvaient, tout dernièrement, exécuter les condamnés qu'elles avaient sur les bras, c'est-à-dire dans les prisons. Il faut savoir aussi que la profession de bourreau n'existe pas en Russie, que la peine de mort y était virtuellement abolie avant les actes de banditisme et de terrorisme que l'on connaît trop à présent. Ce sont des criminels, condamnés à mourir eux-mêmes, qui sont désignés, par quelque aptitude physique, à exécuter les autres, moyennant quoi ils sauvent leur propre vie.

Podgoursky, assassin récidiviste, a gagné sa commutation de peine en pendant pas mal de terroristes, ce qui lui valut quelques lettres de menaces....

Aussi, pris d'une terreur subite, a-t-il demandé qu'on lui permît de changer d'air. On a consenti à l'envoyer pendre ailleurs !

THEATRES.

TULANE.

La comédie musicale que donne le Tulane à partir de ce soir, "The Gingerbread Man", nous arrive avec la renommée d'être une des plus amusantes, des plus gaies du répertoire.

Les dialogues et les vers ont été écrits par Frederick Ranken, l'auteur de "The Chaperons", "The Ameer", "Nancy Brown", etc., et la musique dans laquelle la mélodie abonde est de A. Baldwin Sloane, le musicien auquel on doit les excellentes partitions de "Jack and the Beanstalk", "The Mocking Bird", "Lady Teaxle", etc.

Pour jouer "The Gingerbread Man" une troupe de premier ordre a été formée. Elle comprend des artistes tels que Mae Phelps, Nellie Lynch, Homer Lind, Ross Snow, Eddie Rodway, W. H. Mack et Will Dunley.

Il y a en outre un chœur et un ballet composé de jeunes et jolies personnes parfaitement stylées.

CRESCENT.

Le Crescent ne pouvait mieux choisir pour la semaine de Pâques que l'admirable drame de Denman Thompson, "The Old Homestead", qui tient la scène depuis plus de trente ans et est toujours aussi goûté, aussi applaudi.

Tous les personnages de l'œuvre, Uncle Joshua, Aunt Matilda, Cy Prim, Seth Perkins, Rickety Ann, Whistling Eb Gauzey, le New York Policeman, le Harlem Spider, Jack Hazard, Reuben Whitcomb, Henry Hopkins, le juge Patterson, sont connus de tous, mais n'en sont pas moins admirés, tant il est vrai que la peinture exacte, sincère de la vie, avec ses émotions et sa philosophie, est ce qui réussit le mieux au théâtre.

Des artistes de talent vont interpréter "The Old Homestead" au Crescent, et c'est un succès assuré.

ORPHEUM.

Le programme que l'Orpheum offre à partir de demain soir comprend des numéros très attrayants. Il y a d'abord celui de James J. Morton, un comique excellent, qui dit le monologue avec un art incomparable. Viennent ensuite ceux des quatre Ford, des danseurs excentriques dont l'un est regardé comme le plus habile danseur de l'époque ; des deux Kinors Moulin, des gymnastes européens d'une force extraordinaire ; de Lavinia de Witt, la fameuse chanteuse et cornettiste ; de Claire Beasey, dont les chats dressés sont véritablement étonnants ; des joueurs de cornemuse de la troupe écossaise de Sutcliffe ; de Frank Markley, un jeune et merveilleux joueur de banjo, etc.

LYRIC.

La troupe Brown-Baker donnera aujourd'hui, en matinée et le soir, les deux dernières représentations de "The Convict's Child", une pièce qui a obtenu un grand succès pendant la semaine qui vient de s'écouler. A partir de demain soir elle jouera "Monte-Christo", le drame le plus émouvant du répertoire, que le public revoit avec un plaisir toujours nouveau.

La troupe Brown-Baker va donner la version originale de "Monte-Cristo", telle que l'a écrite James O'Neil. C'est un attrait nouveau qui intéressera vivement le public. La direction a en outre importé des costumes spéciaux et fait peindre des décors, de sorte qu'on peut compter sur un spectacle exceptionnel.

SHUBERT.

La nouvelle pièce dans laquelle Mary Mannering va prochainement paraître au Shubert offre un grand intérêt pour le sud. Elle a pour titre "Glorious Betsy" et pour personnage principal Betsy Patterson, la célèbre Belle de Baltimore qui épousa le frère de Napoléon Ier.

Le personnage de Jérôme Bonaparte est superbement posé, tout comme celui de Betsy, auquel s'ajoute le charme féminin si personnel qu'on connaît partout dans le pays au sud de l'Ohio.

Elizabeth Patterson est reconnue comme le type parfait de la femme du sud, et un tel personnage ne pourrait avoir de meilleure interprète que Mary Mannering.

"Glorious Betsy" obtiendra un grand succès ici.

Plaisantin, qui a pris un taxi conduit par une femme cochère, complimente cette dernière sur la façon impeccable avec laquelle elle dirige son attelage.

—Vous méritez, plus que toute autre, lui dit-il, d'être appelée la "reine" des "rênes" !

---

ra-t-elle d'un ton plein de réticences.

—Pourquoi ? exprima la figure étonnée de Jean.

—J'ai été informée de la présence d'une personne qui désirait ne pas m'y voir, et, par égard pour toi, me suis abstenue.

—Qui ? demanda Sarène du regard.

—Ta mère répondit nettement Marcelle.

Elle ajouta :

—Sœur Gertrude m'a fait savoir, ce matin, que Mme Sarène était arrivée hier. Elle voulait se rapprocher de toi, en raison de ta maladie, ce qui est très naturel. J'ai chargé la mère supérieure de la prier de venir te voir, lui assurant qu'elle serait reçue par toi avec joie, et, par moi, avec déférence.

—Et ?.... dirent les yeux de Jean.

—Elle a refusé.

—?....

—Oui. Elle met pour condition à sa visite d'y être seule et .... ne pas me rencontrer.

Sarène fronça les sourcils.

—Si tu le désires, je me retirerai. Je ne veux pas te priver de la joie de revoir ta mère. Ses sentiments à mon égard ne sont pas modifiés, je le sais. Elle a même dû laisser percer la haine qu'elle conserve contre moi, dans sa façon d'accueillir mon offre... C'est du moins ce que j'ai compris à l'air embarrassé de sœur Gertrude, lorsqu'elle m'a transmis cet.... ultimatum. Mais tu comprends que je ne m'arrête pas au grief de cette tenace hostilité : elle est "ta mère." Donc tu n'as qu'un mot à dire et je lui cède la place.

Le malade ferma les yeux, et l'on vit, un long moment, ses artères, au cou et aux tempes, battre avec violence. Enfin il prit l'ardoise et écrivit d'une main ferme :

"Ta place est à mon chevet. Je ne reconnais à personne le droit de t'en chasser. Je verrai ma mère en ta présence ou ne la verrai pas.

De nouveau, il ferma les yeux et ne bougea plus.

Marcelle attendit, silencieuse, pendant plusieurs minutes, pour être bien certaine que ne surviendrait aucun changement de résolution. Alors elle se fit remplacer par M. Savard, et monta dans sa chambre.

Sa nature insensible n'était en rien troublée par la brutale décision qu'elle venait d'obtenir de son mari, et qu'elle avait escomptée avec certitude. Pourtant, en apprenant—en réalité, trois jours auparavant—la présence de Mme Sarène auprès de sœur Gertrude, elle avait failli avoir un mouvement de générosité. Au vrai, si la pauvre inquiète avait humblement exprimé un désir d'approcher son fils sans témoin, elle n'avait jamais "posé de conditions," et Marcelle avait pensé à lui ménager une entrevue avec son malade. Mais.... elle avait réfléchi....

Si elle laissait pénétrer Mme Sarène au chevet de son fils mourant, comment l'en arracher ensuite sans violence, partant sans scandale ? Et si elle restait, n'y avait-il pas tout à craindre, pour le secret de sa coupable intrigue, de la clairvoyance maternelle ? Elle avait alors inventé le prétendu ultimatum de Mme Sarène. Avec sérénité, elle sacrifiait une mère désolée et la quiétude d'âme d'un mourant à qui elle devait tout, à la sécurité de ses amours adultères.

Malgré tout, elle n'était pas sans appréhensions .... à cause de Guy. C'était beaucoup en raison de ces remords—qu'elle estimait ridicules — de son amant qu'elle avait jeté cette barrière entre la mère et le fils. Elle craignait que la vue de cette honnête femme douloureuse, par lui plusieurs fois plainte déjà, ne réveillât cette tenace honnêteté, que la faute, même répétée, ne parvenait pas à faire taire au cœur de Guy ; elle avait peur que la présence de Mme Sarène n'arrachât de ses étreintes ce corps où la honte serait devenue plus forte que la lâcheté des sens. Mais c'est ici que s'embarrassait sa diplomatie criminelle. Etant donnée la continuelle révolte d'âme de Letta, qu'arriverait-il s'il apprenait son audacieux mensonge ? Comment faire, maintenant qu'il était informé de son voisinage, pour empêcher qu'il rencontrât, volontairement ou par hasard, la mère de Jean ? Devait-elle l'éloigner ? Se priver de ses transports, pour lesquels ses remords étaient un piment de plus ?.... Jamais !.... Et puis, parti, reviendrait-il ? Non, il resterait sous la domination tyrannique de sa fatale passion.... Mais alors ?..... Elle s'en remit au hasard pour déjouer les coups d'un sort funeste, et l'on sait qu'elle était belle joueuse !

Le soir, rentrée chez elle, elle entendit Guy qui passait devant sa chambre. Elle courut ouvrir :

—Viens !

—Non ! Je me suis juré aujourd'hui, en tenant la main de ce malheureux dans les miennes, que, tant qu'il vivrait, je ne le trahirais plus !

—Tu ne m'aimes plus !

—Tu sais bien que j'ai la lâcheté de t'adorer !..... Mais, pendant qu'il souffre à quelques pas.... Non ! non !.... Plus !.. C'est trop infâme !

Et, sans rien vouloir entendre, il courut se verrouiller chez lui.

Marcelle poussa un cri de bête blessée. L'œil fixe, les traits contractés, elle demeura frémissante au milieu de sa chambre. Et, soudain, avec un rictus sauvage, et se meurtrissant les seins avec ses ongles, elle dit, presque à haute voix :

—On veut donc que j'en arrive à souhaiter sa mort ? Eh bien ! qu'on soit satisfait : c'est fait.

A partir de ce moment, elle ne quitta presque plus le chevet de son mari. Mais si le pauvre être eût pu lire dans la pensée de cette femme qu'il continuait à chérir par-dessus tout le monde, il eût reculé épouvanté devant la soif de délivrance qui s'élevait du fond de cette âme implacable. Ce n'était plus ni la pitié ni la sollicitude qu'on lisait dans ses yeux, sans cesse fixés sur lui ; c'était un guet cruel, une impatience farouche de constater les progrès du mal sans merci. Ses mains accomplissaient machinalement les besognes serviables, sa pensée était meurtrière....

Et Guy, épouvanté, la devinait !.... Il la fuyait avec horreur.... et revenait courber avec délices devant elle son désir esclave !

Chaque jour, la supérieure de l'hôpital venait, en prenant des nouvelles, demander, au nom de Mme Sarène, si son fils ne désirait pas enfin la voir. La réponse était invariablement la même : "Monsieur n'a demandé personne."

Un matin, la religieuse, révoltée de tant de dureté, ne put s'empêcher de dire au domestique :

—Il n'est pas pas possible qu'il n'y ait pas quelque malendu et que M. Sarène, si bon pour tout le monde, soit à ce point méchant pour sa mère ; voulez vous vous charger de lui remettre directement une lettre que je vous apporterai demain ?

Le domestique, très embarrassé, répartit :

—Ma sœur, je ne pénètre que bien rarement auprès de Monsieur, et essayer cela serait vouloir me faire chasser. Pourquoi ne vous adressez-vous pas à M. Guy Letta, l'ami de Monsieur, qui le soigne avec Madame depuis le commencement de sa maladie ? Il se promène souvent, après le déjeuner, et presque toujours seul, du côté de l'étang. Il est si gentil.... et si triste !.. Tâchez donc de le rencontrer !

Jean s'étant trouvé plus mal et n'ayant pu être abandonné un instant, ce ne fut que le surlendemain que cette indication porta ses fruits.

Après le déjeuner, Guy suivait mélancoliquement le bord du lac lorsqu'il se trouva soudain face à face avec Mme Sarène mère. Le jeune homme la salua respectueusement, mais avec la froideur que méritait, à son jugement une mère qui ne passait pas sur toutes les rancunes, sur toutes les blessures d'amour-propre, quand il s'agissait, peut-être, de ne plus voir son enfant vivant !

—Ah ! monsieur, lui dit-elle d'une voix suppliante et toute brisée par les larmes qui tout de suite, émut Letta, voilà trois jours que je vous guette, depuis que l'on m'a dit que vous étiez bon et que vous auriez pitié d'une malheureuse femme que mine la douleur, qu'affolent les angoisses, et qui se voit refuser la suprême joie de presser contre son triste cœur un fils qui se meurt, peut être, tandis qu'elle tend vers lui ses bras impuissants !....

—Comment, madame, fit Guy stupéfait. Mais c'est vous au contraire....

Elle ne l'écoutait pas ; elle poursuivait, haletante, hachant les mots de sanglots :

—On me dit qu'il ne veut pas me voir !.... Mais ce n'est pas possible ! Qu'ai-je fait pour mériter de sa part pareil châtiment ? Je n'ai pas approuvé son union... Il m'a bien chassée de chez lui et refusé son amitié filiale..... Est-ce que j'y pense en un si atroce moment ? Ce que je demande en vain est pourtant bien peu de chose : le voir.... pleurer auprès de son lit de douleur .... de mort peut être hélas ! On ne refuse pas cela à une mère !.... Ce n'est pas lui, ce ne peut pas être lui qui me bannit ainsi, qui rejette le baiser.—Ah ! rien qu'un, je n'en demande qu'un ! — de celle qui l'a porté dans son sein !

—Madame, vous devez commettre une erreur. Ce sont les conditions que vous avez posées....

Elle l'interrompit pour s'écrier :

La suite à dimanche prochain.